



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

GABY
LA MAGNIFIQUE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Bien-Aimée

AURÉLIE TRAMIER

GABY LA MAGNIFIQUE



Ce livre est une fiction historique librement
inspirée de la vie de Gaby Deslys. Le temps
passe mais les mystères demeurent.

© Éditions Michel Lafon, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0917-0

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À mes grands-mères marseillaises
qui auraient été si fières*

La musique joue un rôle essentiel dans ce roman. Retrouvez les airs et danses chers à Gaby et Harry sur mon site Internet
<https://aurelie-tramier.fr/>

« Une femme libre est exactement le contraire d'une femme légère. »

Simone de Beauvoir

« Si leur éducation commence très tôt, [les femmes] peuvent réaliser d'aussi grandes choses que les hommes. Quand j'étais enfant, je voulais faire tout ce qu'[ils] faisaient. Je voulais être soldat, marcher vers l'horizon, les pieds par terre et la tête au soleil. »

Gaby Deslys

1

MARSEILLE, 14 NOVEMBRE 1918

Jamais la cité phocéenne n'avait autant fanfaronné, cancané et bruissé : la Marseillaise la plus célèbre du monde était de retour. Le mistral avait soufflé la nouvelle dans toutes les oreilles. Gaby Deslys ? La fille Caire, pardi, la cadette du drapier de la rue Tapis-Vert ! Les commères et les concierges y allaient bon train pour se rafraîchir la mémoire. Et toutes de s'enorgueillir que le ventre de la ville eût pu enfanter un tel prodige. Gaby Deslys, que la terre entière leur envoyait, incarnait la femme audacieuse et moderne, qui travaillait, épargnait et possédait un compte en banque. On disait sa fortune colossale. Lorsque la gamine avait abandonné père et mère pour tenter sa chance à Paris, la légende familiale avait pourtant tôt fait de l'oublier.

Imaginez le scandale ! Dieu sait comment la malheureuse allait survivre, on les connaissait, les messieurs de la capitale, on savait de quel bois ils se chauffaient. Le géniteur honteux avait préféré se taire et ne plus évoquer son enfant.

Voilà près de vingt ans que Gaby était partie et son retour embrasait Marseille. La jeune fille frêle comme un bouton de rose s'était muée en un lys blanc, sans doute peu virginal mais d'une beauté sans égale. On l'avait vue partout et même en Amérique, preuve s'il en fallait du rayonnement culturel des Marseillaises. Pendant des jours, la foule avait piétiné devant les guichets pour obtenir une place pour le premier spectacle de la star. Et tous avaient trépigné de redécouvrir le théâtre du Châtelet entièrement retapé et rebaptisé Grand Casino. Le plus beau music-hall de France, murmurait-on, plus grand que tout ce que l'on faisait à Paris ! Et voilà qu'on y était et le public s'étourdissait dans un joyeux vertige : Gaby dansait en chair et en os sous leurs yeux ébahis !

Il faut se représenter le frétillement du 14 novembre 1918. La guerre était finie. Ces dernières années, Marseille avait vu déferler des soldats par milliers, anglais, américains, africains, on ne savait même plus tant il y en avait, des Parisiens aussi, trop, qui avaient passé le conflit le cul au chaud bien loin du front ou des bombardements. Au café de l'Univers, on croisait le dramaturge Courteline dégustant des homards. Au Ouistiti, tard dans la nuit, on réinventait Montmartre. Les terrasses du Café Riche ou du Glacier résonnaient de tonalités qui n'étaient pas du coin. Le Vieux-Port bourdonnait, les music-halls n'avaient presque jamais cessé de jouer, il fallait bien divertir tous ces soldats ! Mais enfin, enfin, on respirait un air nouveau. La tramontane avait balayé la guerre et ses relents viciés. Et Gaby revenait, avec une revue que la critique parisienne avait déjà encensée : *Laissez-les tomber !* L'heure était à la fête. La belle s'était épanchée par voie de presse : « Revenir chez moi après tant d'années, c'est comme redécouvrir le soleil après

une vie d'obscurité. » Le tout avec l'accent, car ici, nul besoin de le cacher et de jouer les Parisiennes, une mascarade qui avait trop duré mais que sa ville lui pardonnait.

La salle crépitait comme un feu d'artifice. Rien ne semblait pouvoir faire cesser le tonnerre d'applaudissements. Seule sur la scène, étourdie par la clameur, Gaby s'inclina autant que sa coiffe monumentale le lui permit, un mètre cinquante de plumes grandioses dans la continuité d'une robe fendue tout aussi aviaire, dont une jambe s'échappait pour mieux révéler un escarpin doré.

— Merci ! s'époumona-t-elle, consciente que nul ne l'entendait. Merci, Marseille, je vous aime !

D'un pas léger, elle s'approcha des coulisses pour en extirper une main puis un homme tout entier, en frac et cheveux gominés. Harry. Son danseur. Son autre. Son partenaire sans lequel, elle ne l'ignorait plus, elle ne pouvait danser.

— Bravo l'Américain ! Peuchère, qu'il est charmant !

La salle hurla, frémit, quelques femmes s'évanouirent, des pieds hystériques martelèrent le sol plus bruyamment qu'un vol d'obus sur une tranchée allemande. Les *chorus girls* rejoignirent le couple sur scène et saluèrent à leur tour. La troupe de musiciens, dirigée par Murray Pilcer, frère de Harry, s'inclina, émue, galvanisée par ce succès assourdissant. Ce soir, le cœur de Marseille, meurtri par des années de guerre, avait vibré sous l'effet d'une cadence inédite. Personne n'avait encore jamais entendu une mélodie aussi cacophonique, que seuls des vainqueurs pouvaient oser, martelant des casseroles et autres batteries de cuisine et pourquoi pas quelques vrais instruments aussi. Une musique ? Non, une « catastrophe apprivoisée », comme l'avait écrit Cocteau, médusé, un « ouragan de rythmes et de tambours », une tornade tonitruante capable de faire chavirer les barques du Vieux-Port, le ragtime¹ cher à Gaby et Harry, mais encore

1. Le ragtime est un style de musique non

plus splendide, violent, incongru. Et ce « jazz-band » ? Du jamais-vu ! La salle en délire en garderait la chique coupée pendant des années. Le music-hall, le grand, l'immense, venait de naître sous leurs yeux. Pour cette première phocéenne, la scène finale avait été rebaptisée « Les marches de la victoire ». Un murmure d'effroi avait traversé l'assemblée lorsque le rideau s'était levé sur ce dernier tableau. Devant eux, un escalier de près de dix mètres de haut, plus raide qu'une échelle ! Quelle folie ! Le public s'était brusquement tu. Et soudain des guiboles qui le dégringolent,

improvisé à la mélodie syncopée, souvent jouée au piano, qui naquit dans la communauté noire américaine à la fin du XIX^e siècle. Scott Joplin en fut l'un des plus célèbres compositeurs. Le ragtime fut extrêmement populaire entre 1897 et 1918 et fut précurseur du jazz. S'il était déjà connu en France au début du siècle, Gaby Deslys contribua largement à le diffuser sur les scènes parisiennes à son retour des États-Unis en 1912.

des douzaines de gambettes dénudées dévoilant progressivement des créatures revêtues de bleu, de blanc, de rouge, de quoi revigorer tous les soldats estropiés. Bientôt, la scène avait tourbillonné dans un patriotisme tricolore, les filles agitant les drapeaux alliés, l'*Union Jack* et la bannière étoilée. Au comble de l'excitation, les milliers d'yeux subjugués avaient vu apparaître Gaby. Sculpturale, elle avait descendu l'escalier dans une débauche de perles et de colliers, au son des hymnes nationaux, gigantesque de plumes, affrontant courageusement les marches sur ses talons vertigineux.

Ce soir, à Marseille, Gaby exultait. Elle aurait tant aimé que sa mère soit ici pour savourer avec elle ce succès. Eudoxie aurait observé sa fille depuis les coulisses, gonflée de fierté. Sa Gaby... Elle aurait reconnu dans la salle les bonnes voisines du cours Lieutaud qui avaient tant cancané quand Gaby s'était enfuie à Paris. Mais elle était à New York auprès de Mathilde, son aînée, mariée en secondes noces à un héritier cubain de dix ans

son cadet. Balayant l'assemblée du regard, Gaby agita la main de droite à gauche et salua. Elle reconnut son cousin Max, flanqué de l'oncle Léon, extirpé flageolant de son ennuyeuse retraite. Elle avait été bien surprise de recevoir son courrier la suppliant de subvenir à la vieillesse de ce parent. Hier, on l'accusait de traîner dans la boue le nom des Caire, aujourd'hui, on lui enjoignait de prendre soin des plus âgés. Tous connaissaient sa générosité.

Toujours debout, la foule glapissait sans discontinuer quand soudain un défilé de fleurs ininterrompu traversa la salle. Des dizaines de corbeilles surgirent devant Gaby. Au même instant, une centaine de colombes envahit la pièce. Un murmure parcourut l'assistance. Les admirateurs de Gaby rivalisaient d'hommages époustouflants. Éblouie, elle s'inclina puis quitta la scène après un dernier salut. Place à la fête, elle célébrerait ce succès avec une partie de sa troupe chez elle !

Les voitures laissèrent les convives sur la